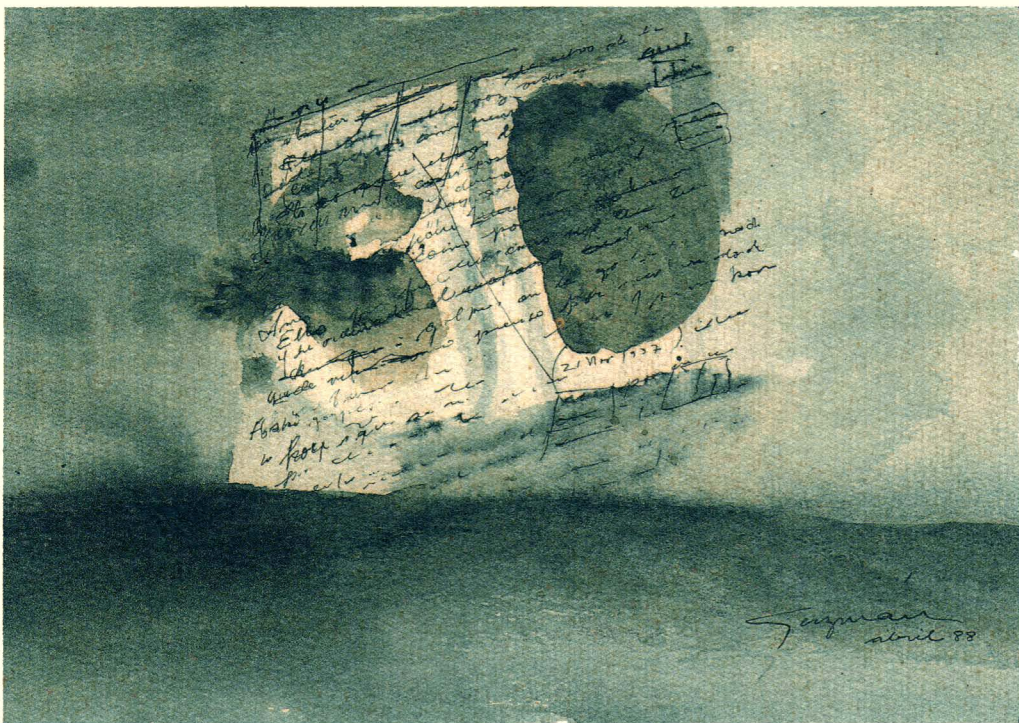


CESAR VALLEJO



Un endroit dans le monde
qui s'appelle Paris...

anthologie

César Vallejo est né à Santiago de Chuco, le 16 mars 1892. Vers 1910 il voyage pour la première fois à Lima. De 1912 à 1917, il fait des études à l'université de Trujillo et travaille comme instituteur dans de nombreux établissements scolaires. En 1918 il publie à Lima son premier recueil «Los Heraldos Negros» (Les Hérauts Noirs). En août sa mère meurt. En Juillet 1920 il est mêlé à des querelles locales à Santiago de Chuco qui le conduisent en prison de novembre 1920 à février 1921. 1922 : publication du recueil de poèmes «Trilce». 1923 : publication de «Escalas Melagrafiadas» et «Fable Salvaje». En juin de la même année il s'embarque pour l'Europe et arrive à Paris le vendredi 13 juillet, d'où pendant quelques années il écrit des chroniques et articles pour les journaux péruviens. De 1925 à 1927 il réalise de brefs séjours en Espagne. En 1928 il voyage pour la première fois en Russie. 1929 : mariage avec Georgette Philippart. Septembre, deuxième voyage en Russie. Adhésion au communisme. 1930, voyage en Espagne. Le 2 décembre Vallejo est expulsé de France. En 1931 il se fixe en Espagne

Un endroit dans le monde qui s'appelle Paris...

Illustration d'Alberto GUZMÁN

112

CÉSAR VALLEJO

Un endroit dans le monde qui s'appelle Paris...

*Sélection de poèmes réalisée par l'Ambassade du Pérou en France,
à l'occasion du cinquantième de la mort du poète.*

Paris, Avril 1988

Le texte espagnol des poèmes publiés dans cette édition a été établi par Américo Ferrari pour l'édition critique de la «Obra Poética» de César Vallejo, à paraître dans la collection ARCHIVES.

Pour la traduction française :

© André Coyné et Georgette Vallejo, 1957.

© Georgette Vallejo, 1967.

© Flammarion, 1983

© Ina Salazar, 1988

César Vallejo meurt à Paris le 15 avril 1938. Mais le Pérou l'habitera durant les longues années vécues en Europe. De son expérience parisienne, il nous laisse des poèmes intenses qui parlent de l'homme et de sa contribution. De la misère et de la vie. De la mort aussi.

Pendant les années passées dans cette ville, le poète doit affronter des difficultés de toutes sortes, l'extrême pauvreté, la maladie. Il y mène une vie douloureuse mais exaltante, signée par la lutte permanente : lutte pour la survie, mais aussi pour des idéaux politiques et artistiques.

Cependant, ce qui l'obsède le plus, c'est la souffrance des autres. Vallejo, dans Paris, regarde vivre les hommes et les femmes que l'entourent, ces êtres inconnus et anonymes qui peuplent la grande ville. Il souffre de leur misère.

La réalité que porte cette cité «cosmique» comme il l'a définie, continent pour lui celle de toutes les autres villes. Dans Paris «tous les jours il arrive mille choses étranges qui marquent par leur étrangeté les nuances opposées et les inquiétudes extrêmes de la coexistence humaine».

Paris, lieu privilégié de création et de bohème, théâtre vivant de la complexité de l'homme, il nous a semblé pertinent de réunir dans ce recueil les poèmes qui l'évoquent, qui le nomment, comme un hommage au poète rendu par la ville même.

Hugo Otero
Ambassadeur du Pérou
en France

César Vallejo meurt à Paris le 15 avril 1938. Mais le Pérou l'habitera durant les longues années vécues en Europe. De son expérience parisienne, il nous laisse des poèmes intenses qui parlent de l'homme et de sa contribution. De la misère et de la vie. De la mort aussi.

Pendant les années passées dans cette ville, le poète doit affronter des difficultés de toutes sortes, l'extrême pauvreté, la maladie. Il y mène une vie douloureuse mais exaltante, signée par la lutte permanente : lutte pour la survie, mais aussi pour des idéaux politiques et artistiques.

Cependant, ce qui l'obsède le plus, c'est la souffrance des autres. Vallejo, dans Paris, regarde vivre les hommes et les femmes que l'entourent, ces êtres inconnus et anonymes qui peuplent la grande ville. Il souffre de leur misère.

La réalité que porte cette cité «cosmique» comme il l'a définie, continent pour lui celle de toutes les autres villes. Dans Paris «tous les jours il arrive mille choses étranges qui marquent par leur étrangeté les nuances opposées et les inquiétudes extrêmes de la coexistence humaine».

Paris, lieu privilégié de création et de bohème, théâtre vivant de la complexité de l'homme, il nous a semblé pertinent de réunir dans ce recueil les poèmes qui l'évoquent, qui le nomment, comme un hommage au poète rendu par la ville même.

Hugo Otero
Ambassadeur du Pérou
en France

EL BUEN SENTIDO

Hay, madre, un sitio en el mundo, que se llama París. Un sitio muy grande y lejano y otra vez grande.

Mi madre me ajusta el cuello del abrigo, no porque empieza a nevar, sino para que empiece a nevar.

La mujer de mi padre está enamorada de mí, viniendo y avanzando de espaldas a mi nacimiento y de pecho a mi muerte. Que soy dos veces suyo: por el adiós y por el regreso. La cierro, al retornar. Por eso me dieran tanto sus ojos, justa de mí, infraganti de mí, aconteciéndose por obras terminadas, por pactos consumados.

Mi madre está confesa de mí, nombrada de mí. ¿Cómo no da otro tanto a mis otros hermanos? A Víctor, por ejemplo, el mayor, que es tan viejo ya, que las gentes dicen: ¡Parece hermano menor de su madre! ¡Fuere porque yo he viajado mucho! ¡Fuere porque yo he vivido más!

Mi madre acuerda carta de principio colorante a mis relatos de regreso. Ante mi vida de regreso, recordando que viajé durante dos corazones por su vientre, se ruboriza y se queda mortalmente lívida, cuando digo, en el tratado del alma: Aquella noche fui dichoso. Pero, más se pone triste; más se pusiera triste.

— Hijo, ¡cómo estás viejo!

Y desfila por el color amarillo a llorar, porque me halla envejecido, en la hora de espada, en la desembocadura de mi rostro. Lloro de mí, se entristece de mí. ¿Qué falta hará mi mocedad, si siempre seré su hijo? ¿Por qué las madres se duelen de hallar envejecidos a sus hijos, si jamás la edad de ellos alcanzará a la de ellas? Y, ¿por qué, si los hijos, cuanto más se acaban, más se aproximan a los padres? ¡Mi madre llora porque estoy viejo de mi tiempo y porque nunca llegaré a envejecer del suyo!

EL BUEN SENTIDO

Hay, madre, un sitio en el mundo, que se llama París. Un sitio muy grande y lejano y otra vez grande.

Mi madre me ajusta el cuello del abrigo, no porque empieza a nevar, sino para que empiece a nevar.

La mujer de mi padre está enamorada de mí, viniendo y avanzando de espaldas a mi nacimiento y de pecho a mi muerte. Que soy dos veces suyo: por el adiós y por el regreso. La cierro, al retornar. Por eso me dieran tanto sus ojos, justa de mí, infraganti de mí, aconteciéndose por obras terminadas, por pactos consumados.

Mi madre está confesa de mí, nombrada de mí. ¿Cómo no da otro tanto a mis otros hermanos? A Víctor, por ejemplo, el mayor, que es tan viejo ya, que las gentes dicen: ¡Parece hermano menor de su madre! ¡Fuere porque yo he viajado mucho! ¡Fuere porque yo he vivido más!

Mi madre acuerda carta de principio colorante a mis relatos de regreso. Ante mi vida de regreso, recordando que viajé durante dos corazones por su vientre, se ruboriza y se queda mortalmente lívida, cuando digo, en el tratado del alma: Aquella noche fui dichoso. Pero, más se pone triste; más se pusiera triste.

— Hijo, ¡cómo estás viejo!

Y desfila por el color amarillo a llorar, porque me halla envejecido, en la hora de espada, en la desembocadura de mi rostro. Lloro de mí, se entristece de mí. ¿Qué falta hará mi mocedad, si siempre seré su hijo? ¿Por qué las madres se duelen de hallar envejecidos a sus hijos, si jamás la edad de ellos alcanzará a la de ellas? Y, ¿por qué, si los hijos, cuanto más se acaban, más se aproximan a los padres? ¡Mi madre llora porque estoy viejo de mi tiempo y porque nunca llegaré a envejecer del suyo!

LE BON SENS

Il y a , ma mère , un endroit dans le monde qui s'appelle Paris . Un endroit très grand et très loin et encore une fois très grand .

Ma mère arrange le col de mon manteau , non parce qu'il commence à neiger , mais pour qu'il commence à neiger .

La femme de mon père est éprise de moi , venant et avançant de dos à ma naissance et de poitrine à ma mort . Ne suis-je pas deux fois sien : par l'adieu et par le retour . Je la clos , en revenant . C'est pourquoi ses yeux m'ont tant donné , juste qu'elle est par moi , en flagrant délit à cause de moi , s'accomplissant à travers des oeuvres terminées , des pactes conclus .

Ma mère est ma confessée , ma nommée . Comment alors ne donne-t-elle pas autant à mes autres frères ? A Victor , l'ainé , par exemple , qui est déjà si vieux que les gens disent : Il semble le frère cadet de sa mère ! Si c'était parce que j'ai vécu davantage !

Ma mère accorde carte de principe colorant aux récits de mon retour . Devant ma vie de retour , se rappelant que j'ai voyagé durant deux coeurs en son ventre , elle rougit et demeure mortellement livide quand je dis , dans le traité de l'âme : Cette nuit-là je fus heureux . Mais alors elle devient plus triste ; elle deviendrait plus triste .

— Mon fils , comme tu es vieux !

Et à travers la couleur jaune elle avance vers les pleurs , parce qu'elle me trouve vieilli , dans la lame de l'épée , dans l'embouchure de mon visage . Elle pleure par moi , s'attriste par moi . En quoi peut lui manquer ma jeunesse puisque je serai toujours son fils ? Pourquoi les mères ont-elles du chagrin de trouver leurs enfants vieilliss , puisque jamais leur âge à eux n'atteindra leur âge à elles ? Pourquoi ? puisque les enfants , plus ils vieillissent , plus se rappo-

Mi adiós partió de un punto de su ser, más externo que el punto de su ser al que retorno. Soy, a causa del excesivo plazo de mi vuelta, más el hombre ante mi madre que el hijo ante mi madre. Allí reside el candor que hoy nos alumbra con tres llamas. Le digo entonces hasta que me callo:

— Hay, madre, en el mundo un sitio que se llama París. Un sitio muy grande y muy lejano y otra vez grande.

La mujer de mi padre, al oírme, almuerza y sus ojos mortales descienden suavemente por mis brazos.

chent de leurs parents . Ma mère pleure parce que je suis vieux de mon temps et que je n'arriverai jamais à vieillir du sien .

Mon adieu est parti d'un point de son être plus externe que le point de son être où je reviens . Je suis , à cause de l'excessif délai de mon retour , plus l'homme devant ma mère que le fils devant ma mère . Là réside la candeur qui aujourd'hui nous éclaire de trois flammes . Je lui dis alors jusqu'à me taire :

— Il y a , ma mère , un endroit dans le monde qui s'appelle Paris . Un endroit très grand et très loin et encore une fois très grand .

La femme de mon père , en m'entendant , déjeune et ses yeux mortels descendent suavement par mes bras .

(traduction de Georgette VALLEJO)

LAS VENTANAS SE HAN ESTREMECIDO

Las ventanas se han estremecido, elaborando una metafísica del universo. Vidrios han caído. Un enfermo lanza su queja: la mitad por su boca languada y sobrante, y, toda entera, por el ano de su espalda. Es el huracán. Un castaño del jardín de las Tullerías habrase abatido, al soplo del viento, que mide ochenta metros por segundo. Capiteles de los barrios antiguos, habrán caído, hendiendo, matando...

¿De qué punto interrogó, oyendo a ambas riberas de los océanos, de qué punto viene este huracán, tan digno de crédito, tan honrado de deuda, derecho a las ventanas del hospital? ¡Ay, las direcciones inmutables, que oscilan entre el huracán y esta pena directa de toser o defecar! ¡Ay, las direcciones inmutables, que así prenden muerte en las entrañas del hospital y despiertan células clandestinas, a deshora, en los cadáveres.

¿Qué pensaría de sí el enfermo de enfrente, ése que está durmiendo, si hubiera percibido el huracán? El pobre duerme, boca arriba, a la cabeza de su morfina, a los pies de toda su cordura. Un adarme más o menos en la dosis y le llevarán a enterrar, el vientre roto, la boca arriba, sordo al huracán, sordo a su vientre roto, ante el cual suelen los médicos dialogar y cavilar largamente, para, al fin, pronunciar sus llanas palabras de hombres.

La familia rodea al enfermo agrupándose ante sus sienes regresivas, indefensas, sudorosas. Ya no existe hogar sino en torno al velador del pariente enfermo, donde montan guardia impaciente, sus zapatos vacantes, sus cruces de repuesto, sus píldoras de opio. La familia rodea la mesita por espacio de un alto dividendo. Una mujer acomoda en el borde de la mesa, la taza, que casi se ha caído.

Ignoro lo que será del enfermo esta mujer, que le besa y no puede sanarle con el beso, le mira y no puede sanarle con los ojos,

LES FENÊTRES ONT FRÉMI

Les fenêtres ont frémi , fomentant une métaphysique de l'univers . Des vitres sont tombées . Un malade lance sa plainte : une moitié par sa bouche languyée et saillante , et l'autre tout entière par l'anus de son dos . C'est l'ouragan . Un marronnier du jardin des Tuileries sans doute s'est abattu sous la poussée du vent , qui souffle à quatre-vingts mètres par seconde . Les chapiteaux des vieux quartiers ont dû s'effondrer , fendant , tuant .

D'où , je me le demande en écoutant les deux rives des océans , d'où vient cet ouragan , si digne de crédit , si foncièrement honorable , droit sur les fenêtres de l'hôpital ? Oh les directions immuables qui oscillent entre cet ouragan et cette douleur venue droit de la toux et de la défécation , qui font naître la mort aux entrailles de l'hôpital et réveillent , à contretemps des cellules clandestines , dans les cadavres .

Que penserait-il de lui-même , le malade du lit d'en face , celui qui est en train de dormir , s'il avait senti l'ouragan ? Le pauvre , il dort la bouche ouverte , au chevet de sa morphine , au pied de toute sa sagesse . Une pincée en plus ou en moins dans la dose , et on ira l'enterrer , ventre éclaté , bouche ouverte , sourd à l'ouragan , sourd à son ventre éclaté , devant lequel les médecins ont l'habitude de disserter et de cogiter longuement , pour finir par prononcer leurs simples paroles d'hommes .

La famille entoure le malade se réunissant devant ses tempes régressives , désarmées , en sueur . Il n'existe plus de foyer sinon autour de la table de nuit du parent malade près de laquelle ses chaussures vides , ses croix de rechange , ses pilules d'opium , montent une garde impatiente . La famille entoure la petite table , le temps d'un haut dividende . Une femme pousse sur le bord de la table , une tasse , qui allait tomber .

le habla y no puede sanarle con el verbo. ¿Es su madre? Y, ¿cómo, pues, no puede sanarle? ¿Es su amada? Y, ¿cómo, pues, no puede sanarle? ¿Es, simplemente, una mujer? Y, ¿cómo, pues, no puede sanarle? Porque esta mujer le ha besado, le ha mirado, le ha hablado y hasta le ha cubierto mejor el cuello al enfermo y ¡cosa verdaderamente asombrosa! no le ha sanado.

El paciente contempla su calzado vacante. Traen queso. Llevan tierra. La muerte se acuesta al pie del lecho, a dormir en sus tranquilas aguas y se duerme. Entonces, los libres pies del hombre enfermo, sin menudencias ni pormenores innecesarios, se estiran en acento circunflejo, y se alejan, en una extensión de dos cuerpos de novios, del corazón.

El cirujano ausculta a los enfermos horas enteras. Hasta donde sus manos cesan de trabajar y empiezan a jugar, las lleva a tientas, rozando la piel de los pacientes, en tanto sus párpados científicos vibran, tocados por la indocta, por la humana flaqueza del amor. Y he visto a esos enfermos morir precisamente del amor desdoblado del cirujano, de los largos diagnósticos, de las dosis exactas, del riguroso análisis de orinas y excrementos. Se rodeaba de improviso un lecho con un biombo. Médicos y enfermeros cruzaban delante del ausente, pizarra triste y próxima, que un niño llenara de números, en un gran monismo de pálidos miles. Cruzaban así, mirando a los otros, como si más irreparable fuese morir de apendicitis o neumonía, y no morir al sesgo del paso de los hombres.

Sirviendo a la causa de la religión, vuela con éxito esta mosca, a lo largo de la sala. A la hora de la visita de los cirujanos, sus zumbidos nos perdonan el pecho, ciertamente, pero desarrollándose luego, se adueñan del aire, para saludar con genio de mudanza, a los que van a morir. Unos enfermos oyen a esa mosca hasta durante el dolor y de ellos depende, por eso, el linaje del disparo, en las noches tremebundas.

Je ne sais pas ce que cette femme est pour le malade , qu'elle embrasse et que son baiser ne saurait guérir , qui le regarde et que ses yeux ne peuvent guérir , qui lui parle et que ses mots ne peuvent guérir . Est-ce sa mère ? Et dès lors , pourquoi ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce sa bien-aimée ? Et dès lors , pourquoi ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce sa soeur ? Et pourquoi , dès lors , ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce , simplement , une femme ? Et pourquoi , dès lors , ne peut-elle pas le guérir ? Parce que cette femme l'a embrassé , l'a regardé , lui a parlé , elle a même été jusqu'à lui recouvrir le cou à ce malade , et , l'étonnant dans tout cela c'est qu'elle ne l'a pas guéri !

Le patient contemple sa chaussure vide . On apporte du fromage . On transporte de la terre . La mort se couche au pied du lit , pour dormir en ses eaux tranquilles et s'endort . Alors , les pieds libres de l'homme malade , sans fioritures ni détails superflus , s'étirent en accent circonflexe , et s'éloignent , comme deux corps amoureux soudain séparés , du coeur .

Le chirurgien ausculte les malades des heures entières . Jusqu'à l'endroit où ses mains cessent de travailler et commencent à jouer , il les avance à tâtons , frôlant la peau des malades , tandis que vibrent ses paupières scientifiques , palpées par l'ignorante , par l'humaine faiblesse de l'amour . Et j'ai vu ces malades précisément mourir de l'amour dédoublé du chirurgien , des diagnostics interminables , des doses exactes , de la rigoureuse analyse des urines et des excréments . On cache subitement un lit derrière un paravent . Médecins et malades passent devant l'absent , ardoise triste et proche , qu'un enfant couvrira de chiffres , en un grand monisme de pâles milliers . Et tous passaient , tous passaient dévisageant les autres , comme s'il eût été plus irréparable de mourir d'une appendicite ou d'une pneumonie que de mourir de biais du pas des hommes .

¿Cuánto tiempo ha durado la anestesia, que llaman los hombres? ¡Ciencia de Dios, Teodice! ¡si se me echa a vivir en tales condiciones, anestesiado totalmente, volteada mi sensibilidad para adentro! ¡Ah, doctores de las sales, hombres de las esencias, prójimos de las bases! ¡Pido se me deje con mi tumor de conciencia, con mi irritada lepra sensitiva, ocurra lo que ocurra, aunque me muera! Dejadme dolerme, si lo queréis, mas dejadme despierto, con todo el universo metido, aunque fuese a las malas, en mi temperatura polvorosa.

En el mundo de la salud perfecta, se reirá por esta perspectiva en que padezco; pero, en el mismo plano y cortando la baraja del juego, percute aquí otra risa de contrapunto.

En la casa del dolor, la queja asalta síncope de gran compositor, golletes de carácter, que nos hacen cosquillas de verdad, atroces, arduas, y, cumpliendo lo prometido, nos hielan de espantosa incertidumbre. En la casa del dolor, la queja arranca frontera excesiva. No se reconoce en esta queja de dolor, a la propia queja de la dicha en éxtasis, cuando el amor y la carne se eximen de azor y cuando, al regresar, hay discordia bastante para el diálogo.

¿Dónde está, pues, el otro flanco de esta queja de dolor, si, a estimarla en conjunto, parte ahora del lecho de un hombre?

De la casa del dolor parten quejas tan sordas e inefables y tan colmadas de tanta plenitud que llorar por ellas sería poco, y sería ya mucho sonreír.

Se atumulta la sangre en el termómetro.

¡No es grato morir, señor, si en la vida nada se deja y si en la muerte nada es posible sino sobre lo que se deja en la vida!

¡No es grato morir, señor, si en la vida nada se deja y si en la muerte nada es posible, sino sobre lo que se deja en la vida!

¡No es grato morir, señor, si en la vida nada se deja y si en la muerte nada es posible, sino sobre lo que pudo dejarse en la vida!

Servant la cause de la religion , cette mouche vole avec succès , d'un bout à l'autre de la salle . A l'heure de la visite des chirurgiens , ses bourdonnements ratent notre poitrine , certainement , mais se développant ensuite , ils s'emparent de l'air , pour saluer avec le génie de la mutation , ceux qui vont mourir . Des malades entendent cette mouche jusqu'au plus intense de la douleur et c'est d'eux que dépend finalement , la qualité de la détonation , dans les nuits épouvantables .

Combien de temps a duré l'anesthésie , comme l'appellent les hommes ? Science de Dieu , Théodicée ! Et l'on m'oblige à supporter de telles conditions , totalement anesthésié , ma sensibilité retournée vers le dedans ! Ah docteurs des salles communes , hommes des essences , proches du basique ! J'exige que l'on me laisse avec ma tumeur de conscience , avec ma lèpre irritée et sensitive , quoi qu'il adienne même si je dois mourir ! Laissez-moi souffrir , je vous en prie , mais laissez-moi vif de sommeil , avec tout l'univers enfoncé , sans échappatoire , possible , dans la température pulvéru-lente !

Dans le monde de la santé parfaite , on rira de cette perspective que j'endure ; mais , sur le même plan et coupant les cartes du jeu , percute ici en contrepoint un autre rire .

Dans la maison de la douleur , la plainte assaille des syncopes de grand compositeur , des gosiers de caractère , qui nous font de vrais chatouiliements , atroces , ardues ; tenant leur promesse , ils nous glacent de leur terrifiante incertitude .

Dans la maison de la douleur , la plainte arrache une frontière excessive . On ne peut reconnaître dans cette plainte de douleur , la propre plainte de la joie en extase , quand l'amour et la chair se libèrent d'autour et quand , au retour , il est assez de discorde pour le dialogue .

Où est donc l'autre flanc de cette plainte de douleur , si à la considérer dans son ensemble , elle s'échappe maintenant du lit d'un homme ? De la maison de la douleur s'échappent des plaintes

si sourdes et ineffables et si comblées de tant de plénitude que pleurer pour elles ne suffirait pas , et que sourire serait déjà trop .

Le sang s'affole dans le thermomètre .

Il n'est guère agréable de mourir , monsieur , si on ne laisse rien dans la vie et si dans la mort rien n'est possible , sinon sur ce qui est laissé en vie !

Il n'est guère agréable de mourir , monsieur , si on ne laisse rien dans la vie et si dans la mort rien n'est possible , sinon sur ce qui est laissé en vie !

Il n'est guère agréable de mourir , monsieur , si on ne laisse rien dans la vie et si dans la mort rien n'est possible , sinon sur ce qu'on a pu laisser dans la vie !

(traduction de Gérard de CORTANZE)

HALLAZGO DE LA VIDA

¡Señores! Hoy es la primera vez que me doy cuenta de la presencia de la vida. ¡Señores! Ruego a ustedes dejarme libre un momento, para saborear esta emoción formidable, espontánea y reciente de la vida, que hoy, por primera vez, me extasía y me hace dichoso hasta las lágrimas.

Mi gozo viene de lo inédito de mi emoción. Mi exultación viene de que antes no sentí la presencia de la vida. No la he sentido nunca. Miente quien diga que la he sentido. Miente y su mentira me hiere a tal punto que me haría desgraciado. Mi gozo viene de mi fe en este hallazgo personal de la vida, y nadie puede ir contra esta fe. Al que fuera, se le caería la lengua, se le caerían los huesos y correría el peligro de recoger otros, ajenos, para mantenerse de pie ante mis ojos.

Nunca, sino ahora, ha habido vida. Nunca, sino ahora, han pasado gentes. Nunca, sino ahora, ha habido casas y avenidas, aire y horizonte. Si viniese ahora mi amigo Peyriet, le diría que yo no le conozco y que debemos empezar de nuevo. ¿Cuándo, en efecto, le he conocido a mi amigo Peyriet? Hoy sería la primera vez que nos conocemos. Le diría que se vaya y regrese y entre a verme, como si no me conociera, es decir, por la primera vez.

Ahora yo no conozco a nadie ni nada. Me advierto en un país extraño, en el que todo cobra relieve de nacimiento, luz de epifanía inmarcesible. No, señor. No hable usted a este caballero. Usted no lo conoce y le sorprendería tan inopinada parla. No ponga usted el pie sobre esa piedrecilla: quien sabe no es piedra y vaya usted a dar en el vacío. Sea usted precavido, puesto que estamos en un mundo absolutamente desconocido.

¡Cuán poco tiempo he vivido! Mi nacimiento es tan reciente que no hay unidad de medida para contar mi edad. ¡Si acabo de nacer!

DÉCOUVERTE DE LA VIE

Messieurs ! Aujourd'hui , pour la première fois , je me rends compte de la présence de la vie . Messieurs ! Je vous prie tous de me laisser seul un moment pour savourer cette émotion formidable , spontanée et récente de la vie qui , pour la première fois aujourd'hui , m'emplit d'extase et me fait heureux jusqu'aux larmes .

Mon bonheur vient de l'inédit de mon émotion , et mon exultation vient de ce qu'auparavant , je n'ai jamais senti la présence de la vie . Jamais je ne l'ai sentie . Mentirait qui dirait que je l'ai sentie . Mentirait et son mensonge me blesserait à tel point qu'il me rendrait malheureux . Mon bonheur vient de ma foi en cette découverte personnelle de la vie , et personne ne peut rien contre cette foi . A quinconque le tenterait , lui tomberait la langue , lui tomberaient les os , et il risquerait d'en ramasser d'autres pour se maintenir debout devant mes yeux .

Jamais , si ce n'est à présent , il n'y a eu de vie . Jamais , si ce n'est à présent , il n'y a eu de gens . Jamais si ce n'est à présent , il n'y a eu de maisons et d'avenues , d'air et d'horizon . Si mon ami Peyriet venait en ce moment , je lui dirais que je ne le connais pas et que nous devons tout recommencer de nouveau . Quand donc , en effet , ai-je connu mon ami Peyriet ? Aujourd'hui , ce serait la première fois que nous nous connaissons . Je lui dirais qu'il s'en aille , puis qu'il revienne et entre pour me voir comme si je ne le connaissais pas , c'est-à-dire , pour la première fois .

Aujourd'hui , en ce moment , je ne connais rien ni personne . Je me vois dans un pays étrange où tout revêt relief de naissance , lumière d'Epiphanie immarcescible . Non , monsieur . Ne parlez pas à ce monsieur . Vous ne le connaissez pas et votre volubilité inopinée pourrait le surprendre . Ne posez pas le pied sur cette petite pierre : peut-être n'est-ce pas une pierre et , qui sait , allez-

¡Si aún no he vivido todavía! Señores: soy tan pequeñito que el día apenas cabe en mí.

Nunca, sino ahora, oí el estruendo de los carros, que cargan piedras para una gran construcción del boulevard Haussmann. Nunca, sino ahora, avancé paralelamente a la primavera, diciéndola: «Si la muerte hubiera sido otra...» Nunca, sino ahora, vi la luz áurea del sol sobre las cúpulas del Sacré-Coeur. Nunca, sino ahora, se me acercó un niño y me miró hondamente con su boca. Nunca, sino ahora, supe que existía una puerta, otra puerta y el canto cordial de las distancias.

¡Dejadme! La vida me ha dado ahora en toda mi muerte.

vous donner dans le vide . Soyez prudent car nous sommes dans un monde absolument inconnu .

Que peu de temps ai-je vécu ! Ma naissance est si récente qu'il n'y a pas d'unité de mesure pour compter mon âge . Si je viens de naître ! Si je n'ai pas encore vécu ! Messieurs , je suis encore si , si petit , que le jour tient à peine en moi .

Jamais , si ce n'est en ce moment , je n'ai entendu le vacarme des voitures qui déchargent des pierres pour une grande construction du boulevard Haussmann . Jamais , si ce n'est en ce moment , je ne me suis avancé parallèlement au printemps , lui disant : « Si la mort avait été autre ... » Jamais , si ce n'est en ce moment , je n'ai vu la lumière dorée du soleil sur les coupoles du Sacré-Coeur . Jamais , si ce n'est en ce moment , ne s'est approché de moi un enfant et m'a regardé profondément avec sa bouche . Jamais , si ce n'est en ce moment , je n'ai su qu'il existait une porte , une autre porte et le chant cordial des distances .

Laissez-moi ! La vie vient de me frapper en ce moment en plein dans ma mort !

(traducción de Georgette VALLEJO)

LOMO DE LAS SAGRADAS ESCRITURAS

Sin haberlo advertido jamás exceso por turismo
y sin agencias
de pecho en pecho hacia la madre unánime.

Hasta París ahora vengo a ser hijo. Escucha
Hombre, en verdad te digo que eres el Hijo Eterno,
pues para ser hermano tus brazos son escasamente iguales
y tu malicia para ser padre, es mucha.

La talla de mi madre moviéndome por índole de movimiento
y poniéndome serio, me llega exactamente al corazón :
pensando cuanto cayera de vuelo con mis tristes abuelos,
mi madre me oye en diámetro callándose en altura.

Mi metro está midiendo ya dos metros,
mis huesos concuerdan en género y en número
y el verbo encarnado habita entre nosotros
y el verbo encarnado habita al hundirse en el baño,
un alto grado de perfección.

LES DOS DES SAINTES ECRITURES

Sans l'avoir jamais remarqué excès par tourisme
et sans agences
de sein en sein vers la mère unanime .

Jusqu'à Paris je viens à présent pour être fils . Ecoute
Homme , en vérité je te le dis: tu es le Fils Eternel ,
car pour être frère tes bras sont à peine égaux
mais ta malice pour être père , est grande .

La stature de ma mère me berçant par la nature du bercement
et me rendant sérieux , m'arrive exactement au coeur:
pensant à ma chute en plein vol avec mes tristes grands-parents ,
ma mère m'écoute en diamètre , se taisant en altitude .

Mon mètre mesure déjà deux mètres ,
mes os s'accordent en genre et en nombre
et le verbe incarné habite parmi nous
et le verbe incarné habite , en plongeant dans le bain ,
un haut degré de perfection .

(traduction d'Ina SALAZAR)

SOMBRERO, ABRIGO, GUANTES

Enfrente a la Comedia Francesa, está el Café
de la Regencia; en él hay una pieza
recóndita, con una butaca y una mesa.
Cuando entro, el polvo inmóvil se ha puesto ya de pie.

Entre mis labios hechos de jebe, la pavesa
de un cigarrillo humea, y en el humo se ve
dos humos intensivos, el tórax del Café,
y en el tórax, un óxido profundo de tristeza.

Importa que el otoño se injerte en los otoños,
importa que el otoño se integre de retoños,
la nube, de semestres; de pómulos, la arruga.

Importa oler a loco postulando
¡qué cálida es la nieve, qué fugaz la tortuga,
el cómo qué sencillo, qué fulminante el cuándo!

CHAPEAU , GANTS ET MANTEAU

En face de la Comédie-Française , le Café
de la Régence ; et là , une salle cachée ,
avec une table et un fauteuil . Lorsque j'entre ,
la poussière immobile s'est déjà levée .

A mes lèvres faites de liège , fume l'anneau
d'une cigarette , et l'on voit dans la fumée
deux intenses fumées , le thorax du Café ,
et dans le thorax , un oxyde profond de tristesse .

Il faut que l'automne sur les automnes se greffe ,
que de rejetons se parachève l'automne ,
de pommettes la ride , le nuage de semestres .

Il faut que nous ayons odeur de fou , soutenant
combien chaude est la neige ; fugace la tortue ; simple le comment ;
et le quand , combien fulminant !

(traduction de Georgette VALLEJO)

FUE DOMINGO EN LAS CLARAS OREJAS

Fue domingo en las claras orejas de mi burro,
de mi burro peruano en el Perú. (Perdonen la tristeza).
Mas hoy ya son las once en mi experiencia personal,
experiencia de un solo ojo, clavado en pleno pecho,
de una sola burrada, clavada en pleno pecho,
de una sola hecatombe, clavada en pleno pecho.

Tal de mi tierra veo los cerros retratados,
ricos en burros, hijos de burros, padres hoy de vista,
que tornan ya pintados de creencias,
cerros horizontales de mis penas.

En su estatua, de espada,
Voltaire cruza su capa y mira el zócalo,
pero el sol me penetra y espanta de mis dientes incisivos
un número crecido de cuerpos inorgánicos.

Y entonces sueño en una piedra
verduzca, diecisiete,
peñasco numeral que he olvidado,
sonidos de años en el rumor de aguja de mi brazo,
lluvia y sol en Europa, y ¡cómo toso! ¡cómo vivo!
¡cómo me duele el pelo al columbrar los siglos semanales!
y cómo, por recodo, mi ciclo microbiano,
quiero decir mi trémulo, patriótico peinado.

C'ETAIT DIMANCHE DANS LES CLAIRES OREILLES

C'était dimanche dans les claires oreilles de mon âne ,
de mon âne péruvien au Pérou (Pardonnez la tristesse)
Mais aujourd'hui il est déjà onze heures dans mon expérience
personnelle ,
expérience d'un seul oeil planté en pleine poitrine ,
d'une seule ânerie , plantée en pleine poitrine ,
d'une seule hecatombe , plantée en pleine poitrine .

Comme dans mon pays je vois les montagnes retracées ,
riches en ânes , fils d'ânes , pères aujourd'hui au loin ,
qui maintenant reviennent à moi fardées de croyances ,
montagnes horizontales de mes peines .

Sur sa statue , d'épée ,
Voltaire croise sa cape et regarde le piédestal ,
mais le soleil me pénètre et chasse de mes incisives
un nombre accru de corps inorganiques .

Et alors je rêve d'une pierre
verdâtre , dix-sept ,
rocher numéral que j'ai oublié ,
bruit d'années dans la rumeur d'aiguille de mon bras ,
pluie et soleil en Europe , et , comme je tousse , comme je vis !
comme mes cheveux me font mal à scruter les siècles
hebdomadaires !
et comme me fait mal , par contrecoup , mon cycle microbien ,
je veux dire ma tremblante et patriotique coiffure .

(traduction d'Ina SALAZAR)

HOY ME GUSTA LA VIDA MUCHO MENOS

Hoy me gusta la vida mucho menos,
pero siempre me gusta vivir: ya lo decía.
Casi toqué la parte de mi todo y me contuve
con un tiro en la lengua detrás de la palabra.

Hoy me palpo el mentón en retirada
y en estos momentáneos pantalones yo me digo:
¡Tanta vida y jamás!
¡Tantos años y siempre mis semanas...!
Mis padres enterrados con su piedra
y su triste estirón que no ha acabado;
de cuerpo entero hermanos, mis hermanos,
y, en fin, mi ser parado y en chaleco.

Me gusta la vida enormemente,
pero, desde luego,
con mi muerte querida y mi café
y viendo los castaños frondosos de París
y diciendo:
Es un ojo éste, aquél; una frente ésta, aquélla... Y repitiendo:
¡Tanta vida y jamás me falla la tonada!
¡Tantos años y siempre, siempre, siempre!

Dije chaleco, dije
todo, parte, ansia, dije casi, por no llorar.
Que es verdad que sufrí en aquel hospital que queda al lado
y está bien y está mal haber mirado
de abajo para arriba mi organismo.

AUJOURD'HUI , LA VIE ME PLAÎT BEAUCOUP MOINS

Aujourd'hui , la vie me plaît beaucoup moins ,
mais il me plaît toujours de vivre : je disais bien .
J'ai presque touché partie de mon tout et me suis retenu
d'un tir dans la langue derrière ma parole .

Aujourd'hui , je me palpe le menton en recul
et dans ces pantalons momentanés , je me dis :
Tant de vie et jamais !
Tant d'années , et toujours mes semaines ! ...
Mes parents enterrés avec leur pierre
et leur triste raidissement inachevé ;
de la tête aux pieds frères , mes frères ,
et , enfin , mon être debout et en gilet .

La vie me plaît énormément
mais , bien sûr ,
avec ma mort chérie et mon café ,
en voyant les platanes touffus de Paris
et disant :
Oeil est cet oeil , celui-là ; front , ce front , celui-là ...
Et répétant :
Tant de vie et jamais le souffle ne me manque !
Tant d'années et toujours , toujours , toujours !

Gilet ai-je dit ; j'ai dit
partie , tout , angoisse ; j'ai dit presque , pour ne pas pleurer .
Car c'est bien vrai que j'ai souffert dans cet hôpital d'à côté
et il est bien et il est mal
d'avoir regardé de bas en haut mon organisme .

Me gustará vivir siempre, así fuese de barriga,
porque, como iba diciendo y lo repito,
¡tanta vida y jamás! ¡Y tantos años,
y siempre, mucho siempre, siempre, siempre!

Il me plaira toujours de vivre , serait-ce à plat ventre ,
parce que , je disais bien et je le répète ,
tant de vie et jamais ! Et tant d'années ,
et toujours , énormément toujours , toujours , toujours !

(traduction de Georgette VALLEJO)

PARADO EN UNA PIEDRA

Parado en una piedra,
desocupado,
astroso, espeluznante,
a la orilla del Sena, va y viene.
Del río brota entonces la conciencia,
con peciolo y rasguños de árbol ávido:
del río sube y baja la ciudad, hecha de lobos abrazados.

El parado la ve yendo y viniendo,
monumental, llevando sus ayunos en la cabeza cóncava,
en el pecho sus piojos purísimos
y abajo
su pequeño sonido, el de su pelvis,
callado entre dos grandes decisiones,
y abajo,
más abajo,
un papelito, un clavo, una cerilla...

¡Éste es, trabajadores, aquél
que en la labor sudaba para afuera,
que suda hoy para adentro su secreción de sangre rehusada!
Fundidor del cañón, que sabe cuántas zarpas son acero,
tejedor que conoce los hilos positivos de sus venas,
albañil de pirámides,
constructor de descensos por columnas
serenas, por fracasos triunfales,
parado individual entre treinta millones de parados,
andante en multitud,
¡qué salto el retratado en su talón

DEBOUT SUR UNE PIERRE

Debout sur une pierre ,
chômeur ,
minable , hallucinant ,
au bord de la Seine ,
il va et vient .
Du fleuve alors sourd la conscience ,
de pétiole et d'égratignures d'arbre avide :
du fleuve monte et descend la ville ,
faite de loups embrassés .

Allant et venant , monumentale la voit le chômeur ,
portant ses jeûnes dans la tête concave ,
dans la poitrine , ses purissimes poux ,
et en bas ,
un son léger , celui de son pelvis ,
sans voix entre deux grandes décisions ,
et en bas ,
plus bas ,
un bout de papier , un clou , une allumette ...

Voilà , travailleurs , celui
qui , à l'ouvrage , suait par-dehors ,
mais aujourd'hui sue par-dedans sa sécrétion de sang
repoussé !
Fondeur du canon qui sait combien de griffes sont acier ,
tisserand qui connaît les fils positifs de ses veines ,
maçon de pyramides ,
constructeur de descentes en
colonnes sereines et triomphants échecs ,

y qué humo el de su boca ayuna, y cómo
su talle incide, canto a canto, en su herramienta atroz, parada,
y qué idea de dolorosa válvula en su pómulo!

También parado el hierro frente al horno,
paradas las semillas con sus sumisas síntesis al aire,
parados los petróleos conexos,
parada en sus auténticos apóstrofes la luz,
parados de crecer los laureles,
paradas en un pie las aguas móviles
y hasta la tierra misma, parada de estupor ante este paro,
¡qué salto el retratado en sus tendones!
¡qué transmisión entablan sus cien pasos!
¡cómo chilla el motor en su tobillo!
¡cómo gruñe el reloj, paseándose impaciente a sus espaldas!
¡cómo oye deglutir a los patrones
el trago que le falta, camaradas,
y el pan que se equivoca de saliva,
y oyéndolo, sintiéndolo, en plural, humanamente,
¡cómo clava el relámpago
su fuerza sin cabeza en su cabeza!
y lo que hacen, abajo, entonces, ¡ay!
¡más abajo, camaradas,
el papelucho, el clavo, la cerilla,
el pequeño sonido, el piojo padre!

chômeur individuel entre trente millions de chômeurs ,
allant en multitude ,
quel saut en son talon gravé !
quelle fumée celle de sa bouche à jeun !
Comme s'affaisse sa taille ,
chant à chant , sur ses atroces outils en chômage ;
et quelle pensée de douloureuse soupape dans sa pommette !

Et de même en chômage le fer devant le haut fourneau ;
en chômage les semences
et leurs soumises synthèses à l'air ;
en chômage les pétroles connexes ;
en chômage dans ses authentiques apostrophes la lumière ;
en chômage sur un pied les mobiles eaux
et la terre même
de stupeur en chômage , devant un tel chômage !
Quel saut dans ses tendons imprimé ;
quelle transmission actionnent ses cent pas ;
quel grincement du moteur dans sa cheville ;
quel grondement de l'horloge , allant et venant impatiente à
son dos !
Comme il entend les patrons déglutir
la gorgée qui lui manque , camarades ,
et le pain qui se trompe de salive ,
et l'entendant , le ressentant en pluriel , humainement ,
comme l'éclair cloue
sa force sans tête dans sa tête !
Et c'est alors de voir ce que , plus bas , font , hélas !
plus bas , camarades ,
le bout de papier , le clous , l'allumette ,
le son léger , le patriarche pou !

(traduction de Georgette VALLEJO)

PIEDRA NEGRA SOBRE UNA PIEDRA BLANCA

Me moriré en París con aguacero,
un día del cual tengo ya el recuerdo.
Me moriré en París —y no me corro—
tal vez un jueves, como es hoy, de otoño.

Jueves será, porque hoy, jueves, que proso
estos versos, los húmeros me he puesto
a la mala y, jamás como hoy, me he vuelto,
con todo mi camino, a verme solo.

César Vallejo ha muerto, le pegaban
todos sin que él les haga nada;
le daban duro con un palo y duro

también con una soga; son testigos
los días jueves y los huesos húmeros,
la soledad, la lluvia, los caminos...

PIERRE NOIRE SUR UNE PIERRE BLANCHE

Je mourrai à Paris , un jour d'averse ,
un jour dont j'ai déjà le souvenir .
Je mourrai à Paris — et cependant je reste —
peut-être un jeudi , d'automne , comme aujourd'hui .

Si ... un jeudi , car aujourd'hui , jeudi., où je prose
ces vers , de mal gré les humérus me suis mis
et jamais , comme aujourd'hui , ne me suis ,
avec tout mon chemin , revu seul .

César Vallejo est mort , tous le frappaient
bien qu'il ne leur fasse rien ;
dur le frappaient d'un bâton et dur encore

avec une corde ; en sont témoins
les jours jeudi et les os humérus ,
la pluie , la solitude , les chemins ...

(traduction de Georgette VALLEJO)

CALOR, CANSADO VOY CON MI ORO

Calor, cansado voy con mi oro, a donde
acaba mi enemigo de quererme.

¡C'est Septembre attiédi, por ti, Febrero!
Es como si me hubieran puesto aretes.

París, y 4 y 5, y la ansiedad
colgada, en el calor, de mi hecho muerto.
¡C'est Paris, reine du monde!
Es como si se hubieran orinado.

Hojas amargas de mensual tamaño
y hojas del Luxemburgo polvorosas.
¡C'est l'été, por ti, invierno de alta pleura!
Es como si se hubieran dado vuelta.

Calor, París, otoño, cuánto estío
en medio del calor y de la urbe!
¡C'est la vie, mort de la Mort!
Es como si contaran mis pisadas.

¡Es como si me hubieran puesto aretes!
¡Es como si se hubieran orinado!
¡Es como si te hubieras dado vuelta!
¡Es como si contaran mis pisadas!

CHALEUR , LAS JE M'EN VAIS AVEC MON OR

Chaleur , las je m'en vais avec mon or , où
mon ennemi vient de m'aimer .
C'est septembre attiédi , pour toi , Février !
On dirait que l'on m'a mis des boucles d'oreilles .

Paris , puis 4 , et 5 , et l'anxiété
pendue , dans la chaleur , à mon acte mort .
C'est Paris , reine du monde !

Amères feuilles de mensuelle taille
et poudreuses feuilles du Luxembourg .
C'est l'été , pour toi , hiver de haute plèvre !

Chaleur , Paris , automne , que d'été
au milieu de la chaleur et de la ville !
C'est la vie , mort de la Mort !

On dirait que l'on m'a mis des boucles d'oreilles .
On dirait qu'ils ont uriné !
On dirait que tu t'es retourné !
On dirait que l'on compte mes pas !

(traduction de Georgette VALLEJO)

QUEDÉME A CALENTAR LA TINTA

Quedéme a calentar la tinta en que me ahogo
y a escuchar mi caverna alternativa,
noches de tacto, días de abstracción.

Se estremeció la incógnita en mi amígdala
y crují de una anual melancolía,
noches de sol, días de luna, ocasos de París.

Y todavía, hoy mismo, al atardecer,
digiero sacratísimas constancias,
noches de madre, días de biznieta
bicolor, voluptuosa, urgente, linda.

Y aun
alcanzo, llego hasta mí en avión de dos asientos,
bajo la mañana doméstica y la bruma
que emergió eternamente de un instante.

Y todavía,
aun ahora,
al cabo del cometa en que he ganado
mi bacilo feliz y doctoral,
he aquí que caliente, oyente, tierro, sol y luno,
incógnito atravieso el cementerio,
tomo a la izquierda, hiendo
la yerba con un par de endecasílabos,
años de tumba, litros de infinito,
tinta, pluma, ladrillos y perdones.

JE SUIS RESTÉ LÀ , RECHAUFFANT L'ENCRE

Je suis resté là , réchauffant l'encre où je m'asphyxie ,
écoutant ma caverne alternative ,
nuits de tact , jours d'abstraction .

L'inconnue a frémi dans mon amygdale
et j'ai crissé d'une annuelle mélancolie ,
nuits de soleil , jours de lune , couchants de Paris .

Et encore , aujourd'hui même , tombant la nuit ,
je digère de sacrissimes constances ,
nuits de mère , jours d'arrière-petite-fille
bicolore , voluptueuse , urgente , jolie .

Et je me rejoins encore ,
arrive jusqu'à moi en avion de deux places ,
sous le matin domestique et la brume
qui , d'un instant , émergea éternellement .

Et encore ,
même en ce moment ,
au bout de la comète où j'ai gagné
mon bacille heureux et doctoral ,
voilà que , tiède , écoutant , terral , soleil et lune ,
je traverse incognito le cimetière ,
prends à gauche , fendant
l'herbe de deux hendécasyllabes ,
années de tombe , litres d'infini ,
encre , plume , briques et pardons .

(traduction de Georgette VALLEJO)

PARÍS, OCTUBRE 1936

De todo esto yo soy el único que parte.
De este banco me voy, de mis calzones,
de mi gran situación, de mis acciones,
de mi número hendido parte a parte,
de todo esto yo soy el único que parte.

De los Campos Elíseos o al dar vuelta
la extraña callejuela de la Luna,
mi defunción se va, parte mi cuna,
y, rodeada de gente, sola, suelta,
mi semejanza humana dase vuelta
y despacha sus sombras una a una.

Y me alejo de todo, porque todo
se queda para hacer la coartada:
mi zapato, su ojal, también su lodo
y hasta el doblez del codo
de mi propia camisa abotonada.

PARIS , OCTOBRE 1936

De tout cela , je suis le seul qui part .
De ce banc je m'en vais , de mon pantalon ,
de ma grande situation , de mes actions ,
de mon numéro fendu de part en part ,
de tout cela je suis le seul qui part .

Des Champs-Élysées , ou là où tourne
l'étrange ruelle de la Lune ,
s'en va mon décès , part mon berceau ,
et , de gens entourée , et seule , à l'abandon ,
ma ressemblance humaine se retourne
et renvoie , une à une , ses ombres .

Et je m'éloigne de tout , parce que tout
demeure pour plaider l'alibi :
mon soulier , son oeillet , aussi sa boue
et jusqu'au pli du coude
de ma chemise boutonnée .

(traduction d'André COYNÉ et Georgette VALLEJO)

LOS DESGRACIADOS

Ya va a venir el día; da
cuerda a tu brazo, búscate debajo
del colchón, vuelve a pararte
en tu cabeza, para andar derecho.
Ya va a venir el día, ponte el saco.

Ya va a venir el día; ten
fuerte en la mano a tu intestino grande, reflexiona,
antes de meditar, pues es horrible
cuando le cae a uno la desgracia
y se le cae a uno a fondo el diente.

Necesitas comer, pero, me digo,
no tengas pena, que no es de pobres
la pena, el sollozar junto a su tumba;
remiéndate, recuerda,
confía en tu hilo blanco, fuma, pasa lista
a tu cadena y guárdala detrás de tu retrato.
Ya va a venir el día, ponte el alma.

Ya va a venir el día; pasan,
han abierto en el hotel un ojo,
azotándolo, dándole con un espejo tuyo...
¿Tiembles? Es el estado remoto de la carne
y la nación reciente del estómago.
Roncan aún... ¡Qué universo se lleva este ronquido!
¡Cómo quedan tus poros, enjuiciándolo!
¡Con cuántos doses ¡ay! estás tan solo!
Ya va a venir el día, ponte el sueño.

LES MALHEUREUX

Le jour va déjà revenir ; remonte
l'horloge de ton bras , cherche-toi
sous le matelas , remets-toi debout
dans ta tête , afin de marcher droit .
Le jour va déjà revenir . Il faut mettre ta veste .

Le jour va déjà revenir ; tiens
dur dans ta main ton gros intestin , réfléchis
avant de méditer , parce qu'il est horrible
que vous tombe le malheur
et qu'à fond vous tombe la dent .

Il faudrait que tu manges , pourtant , me dis-je ,
n'aie pas de peine ; avoir de la peine ,
sangloter près de sa tombe ,
n'est pas pour les pauvres ;
reprise-toi , souviens-toi ,
aie confiance en ton fil blanc , fume ,
contrôle ta chaîne et garde-la derrière ton portrait .
Le jour va déjà revenir , il faut mettre ton âme .

Le jour va déjà revenir ; on passe ;
dans l'hôtel , on a déjà ouvert un oeil ,
le fouettant , le frappant d'un miroir qui est à toi . . .
Tu trembles ? C'est l'état lointain du front
et la nation récente de l'estomac . On ronfle encore . . .
Quel univers emporte ce ronflement !
Et le jugeant : que deviennent les pores de ta peau !
Malgré tant de deux , hélas ! que tu es seul !
Le jour va déjà revenir , il faut mettre ton rêve .

Ya va a venir el día, repito
por el órgano oral de tu silencio
y urge tomar la izquierda con el hambre
y tomar la derecha con la sed; de todos modos,
abstente de ser pobre con los ricos,
atiza
tu frío, porque en él se integra mi calor, amada víctima.
Ya va a venir el día, ponte el cuerpo.

Ya va a venir el día;
la mañana, la mar, el meteoro, van
en pos de tu cansancio, con banderas,
y, por tu orgullo clásico, las hienas
cuentan sus pasos al compás del asno,
la panadera piensa en ti,
el carnicero piensa en ti, palpando
el hacha en que están presos
el acero y el hierro y el metal; jamás olvides
que durante la misa no hay amigos.
Ya va a venir el día, ponte el sol.

Ya viene el día; dobla
el aliento, triplica
tu bondad rencorosa
y da codos al miedo, nexo y énfasis,
pues tú, como se observa en tu entrepierna y siendo
el malo, ¡ay! inmortal,
has soñado esta noche que vivías
de nada y morías de todo...

Le jour va déjà revenir, me redis-je
par l'organe oral de ton silence ,
et il est urgent de prendre la gauche avec la faim
et de prendre la droite avec la soif ; mais de toute façon ,
abstiens-toi d'être pauvre avec les riches ,
attise ton froid
car en ton froid s'intègre ma chaleur, victime chère .
Le jour va déjà revenir, il faut mettre ton corps.

Le jour va déjà revenir , me redis-je ;
le matin , la mer , le météore
suivent avec bannières ta fatigue
et les hyènes , pour ton classique orgueil ,
comptent , au compas de l'âne , leurs pas ;
la boulangère pense à toi ,
le boucher pense à toi , touchant la hache
où captifs demeurent l'acier
et le fer et le métal ; n'oublie jamais
que , pendant la messe , point n'est d'amis .
Le jour va déjà revenir , il faut te mettre le soleil .

Le jour va déjà revenir ; double ton haleine ,
triple ta bonté rancunière
et à la peur , oppose coudes et emphase ,
puisque toi , à en juger par ton entrejambe , et le méchant
étant hélas immortel ,
tu rêvas cette nuit que de rien
tu vivais , et de tout te mourais .

(traduction de Georgette VALLEJO)

ALFONSO: ESTÁS MIRÁNDOME, LO VEO

Alfonso: estás mirándome, lo veo
desde el plano implacable donde moran
lineales los siempres, lineales los jamases.
(Esa noche, dormiste, entre tu sueño
y mi sueño, en la rue de Riboutté).
Palpablemente,
tu inolvidable cholo te oye andar
en París, te siente en el teléfono callar
y toca en el alambre a tu último acto
tomar peso, brindar
por la profundidad, por mí, por ti.

Yo todavía
compro «du vin, du lait, comptant les sous»
bajo mi abrigo, para que no me vea mi alma,
bajo mi abrigo aquel, querido Alfonso,
y bajo el rayo simple de la sien compuesta;
yo todavía sufro, y tú, ya no, jamás, hermano!
(Me han dicho que en tus siglos de dolor,
amado ser,
amado estar,
hacías ceros de madera. ¿Es cierto?)

En la «boîte de nuit», donde tocabas tangos,
tocando tu indignada criatura su corazón,
escoltado de ti mismo, llorando
por ti mismo y por tu enorme parecido con tu sombra,
monsieur Fourgat, el patrón, ha envejecido.
¿Decírselo? ¿Contárselo? No más,
Alfonso; jeso, ya no!

ALFONSO , TU ME REGARDES , JE LE VOIS

Alfonso , tu me regardes , je le vois
depuis le plan implacable où habitent ,
linéaires les toujours , linéaires les jamais .
(Cette nuit , tu as dormi , entre ton rêve
et mon rêve , dans la rue Riboutté)

Tangiblement
ton inoubliable cholo entend tes pas
dans Paris , écoute ton silence au téléphone
et touche dans le fil ton dernier acte ,
prendre de l'ampleur , trinquer
à la profondeur , à moi , à toi .

Moi toujours
j'achète « du vin , du lait , comptant les sous »
sous mon manteau , pour que mon âme ne me voie pas ,
sous ce manteau que tu connais , cher Alfonso ,
et sous le rayon simple de la tempe composée ;
moi , je souffre encore , et toi , plus , jamais plus , mon frère !
(On m'a dit que dans tes siècles de douleur ,
être aimé ,
présence aimée ,
tu faisais des zéros de bois . Est-ce vrai ?)

Dans la « boîte de nuit » où tu jouais des tangos ,
et ta créature indignée jouait son coeur ,
escorté par toi même , en pleurant
pour toi même et pour ton énorme ressemblance avec ton ombre ,
monsieur Fourgat , le patron a vieilli .
Le lui dire ? Le lui raconter ? Assez ,
Alfonso , cela plus jamais !

El hôtel des Ecoles funciona siempre
y todavía compran mandarinas;
pero yo sufro, como te digo,
dulcemente, recordando
lo que hubimos sufrido ambos, a la muerte de ambos,
en la apertura de la doble tumba,
de esa otra tumba con tu ser,
y de esta de caoba con tu estar;
sufro, bebiendo un vaso de ti, Silva,
un vaso para ponerse bien, como decíamos,
y después, ya veremos lo que pasa...

Es éste el otro brindis, entre tres,
taciturno, diverso
en vino, en mundo, en vidrio, al que brindábamos
más de una vez al cuerpo
y, menos de una vez, al pensamiento.
Hoy es más diferente todavía;
hoy sufro dulce, amargamente,
bebo tu sangre en cuanto a Cristo el duro,
como tu hueso en cuanto a Cristo el suave,
porque te quiero, dos a dos, Alfonso,
y casi lo podría decir, eternamente.

L'hôtel des Ecoles existe toujours
et l'on achète toujours des mandarines ,
mais moi , je souffre , tu sais ,
doucement , me rappelant
ce que nous avons souffert tous deux , lorsque nous mourûmes tous
deux ,
lors de l'ouverture de la double tombe ,
de cette autre tombe avec ton être
et de celle-ci en acajou avec ton corps ;
je souffre , en buvant un verre de toi , Silva ,
un verre pour se remonter , comme on disait ,
et après on verra bien ce qui arrivera .

C'est celui là l'autre toast , porté à trois ,
taciturne , divers
en vin , en monde , en verre , et que nous offrions
plus d'une fois au corps ,
et , moins d'une fois , à la pensée .
Aujourd'hui , il est plus différent encore ;
aujourd'hui je souffre doucement , amèrement ,
je bois ton sang quant au Christ le dur ,
je mange ton os quant au Christ le tendre
parce que je t'aime , deux à deux , Alfonso ,
et je pourrais presque le dire , éternellement .

(traduction d'Ina SALAZAR)

UN HOMBRE PASA CON UN PAN AL HOMBRO

Un hombre pasa con un pan al hombro
¿Voy a escribir, después, sobre mi doble?

Otro se sienta, ráscase, extrae un piojo de su axila, mávalo
¿Con qué valor hablar del psicoanálisis?

Otro ha entrado en mi pecho con un palo en la mano
¿Hablar luego de Sócrates al médico?

Un cojo pasa dando el brazo a un niño
¿Voy, después, a leer a André Bretón?

Otro tiembla de frío, tose, escupe sangre
¿Cabrá aludir jamás al Yo profundo?

Otro busca en el fango huesos, cáscaras
¿Cómo escribir, después, del infinito?

Un albañil cae del techo, muere y ya no almuerza
¿Innovar, luego, el tropo, la metáfora?

Un comerciante roba un gramo en el peso a un cliente
¿Hablar, después, de cuarta dimensión?

Un banquero falsea su balance
¿Con qué cara llorar en el teatro?

Una paria duerme con el pie a la espalda
¿Hablar, después, a nadie de Picasso?

UN HOMME PASSE , UN PAIN SUR L'EPAULE

Un homme passe , un pain sur l'épaule
Vais-je écrire ensuite sur mon double ?

Un autre s'assoit , se gratte , extrait un pou de son aisselle , le tue
Avec quel courage parler de psychanalyse ?

Un autre est entré dans ma poitrine , un bâton à la main
Parler après cela de Socrate au médecin ?

Un boiteux passe , donnant le bras à un enfant
Vais-je après lire André Breton ?

Un autre tremble de froid , tousse , crache le sang
Conviendra-t-il jamais de faire allusion au Moi profond ?

Un autre cherche des os dans la boue , des épluchures
Comment écrire à présent sur l'infini ?

Un maçon tombe d'un toit , meurt et ne déjeune plus
Innover désormais le trope et la métaphore ?

Un commerçant vole un gramme sur le poids à un client
Parler cependant de quatrième dimension ?

Un banquier falsifie son bilan
Avec quel visage pleurer au théâtre ?

Un paria dort , un pied au dos
Parler ensuite à quelqu'un de Picasso ?

Alguien va en un entierro sollozando
¿Cómo luego ingresar a la Academia?

Alguien limpia un fusil en su cocina
¿Con qué valor hablar del más allá?

Alguien pasa contando con sus dedos
¿Cómo hablar del no yo sin dar un grito?

Quelqu'un suit un enterrement en sanglotant
Comment entrer dès lors à l'Académie ?

Quelqu'un nettoie un fusil dans sa cuisine
Avec quel courage parler de l'au-delà ?

Quelqu'un passe en comptant sur ses doigts
Comment parler du non-moi sans pousser un cri ?

(traduction de Georgette VALLEJO)

de «Poemas en Prosa»:

El buen Sentido	6
Le bon Sens	7
Las Ventanas se han estremecido	10
Les fenêtres ont frémi	11
Hallazgo de la vida	18
Découverte de la vie	19
Lomo de las Sagradas Escrituras	22
Le dos des saintes écritures	23

de «Poemas Humanos»:

Sombrero, abrigo, guantes	24
Chapeau, gants et manteau	25
Fue domingo en las claras orejas	26
C'était dimanche dans les claires oreilles	27
Hoy la vida me gusta mucho menos	28
Aujourd'hui le vie me plaît beaucoup moins	29
Parado en una Piedra	32
Debout sur une pierre	33
Piedra negra sobre una piedra blanca	36
Pierre noire sur une pierre blanche	37
Calor, cansado voy con mi oro,	38
Chaleur, las je vais avec mon or	39

Quédeme a calentar la tinta	40
Je suis resté là, réchauffant l'encre	41
Paris, Octubre 1936	42
Paris, octobre 1936	43
Los Desgraciados	44
Les Malheureux	45
Alfonso, estás mirándome, lo veo	48
Alfonso, tu me regardes, je le vois	49
Un hombre pasa con un pan al hombro	52
Un homme passe, un pain sur l'épaule	53

Achevé d'imprimer
sur les presses de Policrom
Tél. (34-3) 300 85 59 Barcelona
Imprimé C.E.E.
Dépôt légal: 2.^e trimestre 1988

et assiste à la naissance de la République. Publication de «El Tungsteno», roman social sur l'exploitation de l'indien au Pérou. En octobre, troisième voyage en Russie. Mars 1932 : Vallejo revient à Paris. Au cours des années 1932-1933-1934 il écrit quelques articles pour *Monde*, *Monde Illustré*, *Illustration*, *Germinal*, entre autres. 1936 : Voyage en Espagne. En juillet 1937 représentant le Pérou au Congrès International des Ecrivains Antifascistes, il revoit l'Espagne pour la dernière fois. De retour à Paris il écrit «España Aparta de mí este Cáliz» (Espagne, écarte de moi ce calice). En Mars 1938 il s'aliné pour ne plus se relever, il meurt le 15 avril. Juillet 1939 : publication de «Poemas Humanos» (Poèmes Humains).

«César Vallejo représente une révolution dans la poésie de langue espagnole. Plus encore que Rubén Darío —qu'il admirait— il apporte une nouvelle façon de voir, une façon nouvelle de sentir, un souffle puissant de liberté dans l'atmosphère raréfiée qui était celle de la poésie hispano-américaine de son époque.» (Américo Ferrari, dans «César Vallejo», coll. Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Ed. Paris 1967)